

I

LE SECOND APPEL

Ile Saint-Gildas, 17 mars 1957

JE profite de quelques jours de calme à l'île Saint-Gildas pour vous écrire un peu longuement avant Pâques, afin de vous faire part d'un certain nombre de remarques que j'avais été amené à faire ces derniers mois. Il s'agit de notre fidélité au Seigneur et à son appel, dans les grandes et les petites choses, au milieu du chemin parcouru dans la vie religieuse comme à ses débuts.

Le risque de la durée est pour nous, comme pour toute entreprise humaine, celui d'une certaine usure de l'idéal poursuivi et de l'effort fourni pour le réaliser, usure qui nous amènerait à prendre notre parti de la médiocrité dans la sainteté. Avec le temps et la maturité de l'âge vient la tentation d'un compromis entre les exigences surnaturelles de l'amour du Seigneur et celles de notre personnalité d'homme adulte. Chaque année voit un plus grand nombre d'entre nous arriver à cette étape décisive de la vie spirituelle, étape où doit s'effectuer une dernière fois le choix entre Jésus ou le monde, l'héroïcité de la charité ou la médiocrité, la croix ou un certain confort, la sainteté ou une

honnête fidélité à l'engagement religieux. C'est à cette même maturité qu'arrive aussi la communauté elle-même des Fraternités. Suis-je le seul à avoir ressenti ce péril d'affadissement et cette angoisse devant la grandeur de l'œuvre que Jésus voudrait faire à travers ses Petits Frères, en constatant ce que nous faisons en réalité des exigences de son appel à le suivre à travers le monde ? Je m'adresse aujourd'hui aux frères profès anciens, plus qu'aux novices ou jeunes profès, bien que ces derniers aient aussi tout à gagner à envisager avec réalisme et courage ce que seront pour eux, dans un proche avenir, les exigences de leur vie religieuse. Apprendre à franchir généreusement les étapes successives de la croissance du Christ en nous est aussi important que d'avoir bien commencé en quittant tout pour suivre Jésus, lors du premier appel qui nous a conduit au noviciat. Cette persévérance est essentielle, car rien ne sert de commencer si on ne va pas jusqu'au bout. Le Frère Charles de Jésus est resté fidèle toute sa vie à cette devise familiale qui lui était chère : « Quand on est parti pour faire quelque chose, on ne doit pas revenir sans l'avoir faite. » Le tout n'est pas de quitter la barque et les filets pour suivre Jésus pendant quelque temps, mais bien plutôt d'aller jusqu'au Calvaire, d'en recevoir la leçon et le fruit, et d'aller avec l'aide de l'Esprit-Saint jusqu'au bout d'une vie qui doit s'achever dans la perfection de la charité divine.

* * *

Il est plus important qu'on ne le pense souvent, d'avoir bien compris la réponse du Seigneur à ses apôtres qui s'étonnaient de la difficulté du chemin des

conseils évangéliques : « Aux hommes c'est impossible, mais à Dieu, non ; tout, en effet, est possible à Dieu ¹. » Cette constatation du Seigneur et cette promesse pleine d'espérance ne s'appliquent pas seulement à l'abandon des richesses et à la chasteté, mais à toutes les exigences de la vie religieuse, à l'obéissance, à la prière, à la charité. Certes, nous avons cru ce que disait le Seigneur, mais sans comprendre jusqu'où cela nous entraînerait dans notre cas personnel, bien concret, ni comment se manifesterait en nous une telle impossibilité. De ce point de vue, il me semble qu'on pourrait distinguer comme trois étapes dans l'évolution normale d'une vie religieuse.

Dans la première étape nous n'avons pas fait encore l'expérience de l'*impossibilité* humaine et naturelle où nous sommes de vivre en harmonie avec l'ordre surnaturel des conseils. Dans la jeunesse, il y a en effet comme une correspondance entre la générosité propre au tempérament de cet âge et l'appel de Jésus à tout quitter pour le suivre. Pauvreté, chasteté, obéissance, prière, charité ne nous semblent pas présenter de difficultés insurmontables. D'ailleurs, la pédagogie divine du Maître qui appelle contribuera elle-même à nous entretenir quelque peu dans une illusion provisoire, sans laquelle peut-être personne n'aurait le courage de tout quitter pour suivre Jésus et porter sa croix.

Sans compter que dans cette période de jeunesse les exigences de la sainteté nous apparaissent davantage sous l'aspect le plus sensible, j'allais dire sous leur aspect naturel de réalisation. La pauvreté, par exemple, nous apparaîtra davantage comme un dénuement

1. Marc x, 27. — Cf. Luc xxiv ; Mat. xix, 26.

matériel ; nous serons même exigeants en ce domaine, et ce sera pour plusieurs comme un besoin sensible dont la satisfaction leur procurera une vraie joie. Jésus nous dilate le cœur en ce sens, et c'est bien cela qu'il veut de celui qui débute. Nous avons d'ailleurs des idées très personnelles à ce sujet, parce qu'il est difficile de ne pas en avoir lorsqu'on est jeune, et que des aspirations naturelles et spontanées nous poussent à être pauvres de telle ou telle manière. Le dénuement matériel ne nous fait pas peur.

Il en est de même de l'obéissance, dont les véritables exigences nous sont encore voilées : la vie religieuse est encore neuve, elle est devant nous, et tant que nous sentons avoir quelque chose à apprendre de nos frères plus anciens, nous sommes spontanément dociles, et nous faisons facilement confiance à nos Responsables. Je ne veux pas dire qu'il n'y ait pas de difficultés, mais nous ne savons pas encore tout ce que renferme le mystère de l'obéissance.

Quant à la chasteté, nous avons peut-être des difficultés communes aux jeunes, mais nous n'avons pas peur de l'avenir, et notre cœur est facilement rempli par l'amour que nous portons à Jésus, amour qui, jusqu'ici, s'est toujours manifesté d'une manière plus ou moins sensible. A une mise en garde comme celle de Jésus à Pierre, nous n'hésiterions pas à répondre comme l'apôtre, et sans aucune hésitation : « Seigneur, avec toi je suis prêt à marcher et vers la prison et vers la mort ¹. » Cela ne fait pas encore de problème pour nous. Bien sûr, il y a des moments durs, mais ils passent et le Seigneur est de nouveau là à nos côtés. L'Évangile nous apparaît encore riche de quantité de choses que

1. Luc xxii, 33.

nous découvrons tous les jours, et l'étude théologique nous fait pénétrer avec émerveillement dans la grandeur des mystères de Dieu. Nous sommes heureux d'avoir été appelés par Jésus, et nous ne doutons pas de pouvoir lui rester fidèles.

La charité nous paraît facile, bien qu'on nous reproche peut-être de gros défauts dont il nous semble que nous viendrons facilement à bout en quelques révisions de vie généreuses et avec l'aide de nos frères. D'ailleurs, nous constatons au noviciat et durant les premières années de notre vie de Petit Frère, des progrès sensibles. Mais il y a encore toute une dimension de la charité qui nous échappe, et nous faisons maladroitement souffrir par des manques de délicatesse. Notre charité est encore très humaine, très naturellement spontanée, et nous sentons en nous des mouvements de sympathie universelle. Il nous semble tout simple de devenir le frère de ces hommes si différents de nous, qui nous attirent au loin ; nous sommes impatients d'être parmi eux, comme l'un d'entre eux. Tout en eux nous paraît bon, sympathique et nous nous sentons tout à fait capables de leur donner notre amitié. Nous n'admettons pas qu'on les critique, et nous condamnons avec sévérité ceux qui nous semblent moins enthousiastes. Cela ne nous empêche pas d'être insupportables aux autres et de nous décourager à la première difficulté, mais nous n'y pensons pas souvent et cela est loin d'être évident pour nous.

Quant à la prière prolongée et silencieuse, c'est certainement ce qui, au début, nous est apparu, sauf exception, comme le plus difficile. Mais les grâces du noviciat et notre désir de manifester à Jésus notre amour, nous ont maintenus fidèles. Nous avons d'ail-

leurs reçu des grâces de lumière, et il nous semble qu'avec un peu de bonne volonté nous maintiendrons facilement cette preuve d'amour que nous voulons donner au Seigneur. Nous sommes facilement émus par la souffrance des hommes et le mal qui nous entourent, et nous voulons porter cela devant le Seigneur dans la prière. Nous y trouvons une aide et nous craignons parfois qu'un manque de contacts avec les hommes enlève une des raisons sensibles qui nous poussent à plus de générosité dans l'oraison.

Oui, il nous semble que toutes ces exigences de la vie d'un Petit Frère, que nous avons découvertes durant le noviciat et les premières années de vie en Fraternité, il nous semble que nous pourrons y être fidèles avec un peu de courage. En tout cas, et même aux jours sombres, car il y en a, cela ne nous est pas encore apparu comme radicalement *impossible*, comme nous l'a prédit le Seigneur. Difficile, oui, impossible, vraiment, non, avec un peu de courage !

* * *

Or, avec le temps et la grâce du Seigneur, peu à peu, insensiblement, tout va changer. L'enthousiasme humain fait place à une sorte d'insensibilité pour les réalités surnaturelles ; le Seigneur nous semble de plus en plus lointain et nous sentons à certains jours comme une lassitude nous gagner ; nous sommes tentés plus facilement de prendre notre parti de moins prier ou de le faire par manière d'acquis. La chasteté nous cause des difficultés que nous n'avions pas envisagées ; certaines tentations sont nouvelles ; nous sentons en nous comme une lourdeur, nous cherchons plus facilement des satisfactions sensuelles. Par ailleurs nous

aurions tendance, instinctivement et sans même le remarquer ni y voir du mal, à mener une vie un peu plus indépendante, sans tenir compte de nos Responsables. L'ouverture nous semble moins nécessaire, la charité plus difficile. L'adaptation à un autre peuple nous laisse parfois découragé, nous ne voyons plus que des défauts qui nous énervent là où nous trouvions tout bien au début ; nous commençons à critiquer facilement, nous n'arrivons pas à parler la langue couramment ni même à comprendre suffisamment. La pauvreté nous devient dure. Nous tenons davantage à nos idées. Nous regrettons à certains jours de ne pouvoir mieux manger, et de ne pas nous sentir plus libres. Enfin, nous voudrions faire quelque chose de plus intéressant de notre vie ! Et toujours, le Seigneur se tait, silencieux, et ne nous prodigue plus les joies sensibles d'une intimité, joies qui nous donnaient tant de facilités pour tout envisager avec optimisme.

En arriver à ressentir tout cela est dans la normale, sans qu'il y ait eu infidélité grave de notre part, ni abandon de la part du Seigneur. Même si nous sommes restés fondamentalement fidèles aux exigences de notre vie religieuse, nous devons en arriver, plus ou moins, à ressentir ces diverses impressions ou tentations.

En un mot, *nous entrons progressivement dans une nouvelle phase de notre vie*, découvrant, à nos dépens, que les exigences de la vie religieuse sont impossibles. Nous expérimentons que la pauvreté ne doit pas être seulement matérielle, mais aboutir au détachement de nous-mêmes et de toute action intéressante ; la chasteté en profondeur, l'obéissance avec toutes ses conséquences, la charité jusqu'au don complet de

nous-mêmes aux autres, toute une vie centrée sur la valeur contemplative de l'adoration, tout cela, nous sommes en train d'expérimenter progressivement que cela nous est *impossible*, que c'est au-dessus de nos forces, contraire à l'épanouissement naturel de nos instincts et de notre personnalité. Oui, c'est impossible ! Jésus nous l'avait bien dit, mais cela nous apparaît maintenant sous un autre jour, et au moment même où Jésus est lointain, comme sensiblement absent de notre vie ! Humainement, il n'est plus là. Nous ne pouvons plus compter sur l'enthousiasme juvénile que les années ont usé en nous. Cette impossibilité ne nous est peut-être pas apparue tout d'un coup et d'une manière aussi brutale sur tous les points, mais, plus ou moins consciemment, elle deviendra pour nous une évidence. Nous n'osons peut-être pas trop nous l'avouer, car cela nous obligerait à prendre position d'une manière nette. Que faire alors ? Comment nous en tirer ? Si nous n'abordons pas franchement cette étape, cette prise de conscience de l'impossibilité radicale pour les forces humaines de vivre une vie religieuse surnaturelle, et de servir le Christ avec sa croix, nous risquons fort, soit de tomber dans un découragement larvé, soit de nous illusionner en rabaisant notre idéal à un niveau acceptable, vivable, possible en un mot. Or, c'est ce qui arrive le plus souvent à cette étape cruciale de la vie religieuse : *le découragement*, ou *l'acceptation semi-consciente de la médiocrité*, parce que, pour rendre la vie religieuse vivable, nous aurons accepté en fait d'y introduire un dérivatif. Nous nous cherchons un centre d'intérêt humain, un motif de vivre qui soit conciliable tant bien que mal avec les apparences de la vie religieuse et l'honnête observance, en gros, de nos engagements.

Si nous refusons cette compromission, à force de lucidité et pour rester pleinement fidèles au Seigneur, nous sommes guettés par le découragement. Vraiment, Jésus nous fait expérimenter jusqu'au bout, et d'une manière inattendue, l'impossibilité de suivre le chemin sur lequel il nous a lui-même engagé !

Ce qui est encore plus déroutant, c'est que, plus nous aurons été généreux et fidèles à la grâce, plus ce chemin nous apparaîtra impossible ! En effet, les exigences de la pauvreté, du dépouillement intérieur, de la chasteté, de l'obéissance et de la charité, nous apparaissent sous une nouvelle lumière, et ces exigences sont plus grandes que nous ne l'avions imaginé : or, c'est une grâce inestimable que de voir s'ouvrir devant nous un horizon de plus en plus infini, car c'est la preuve que Jésus est là avec sa lumière. Dans ce chemin, devenu maintenant si austère, comment ne serions-nous pas découragés par l'immensité de la distance qui nous sépare du but : celui-ci s'étant éloigné, nous avons toutes les peines du monde à croire que nous n'avons pas reculé, au lieu d'avancer. Tout, en effet, se passe comme si nous avions reculé. Il nous semble que nous avons échoué. Les religieux et les prêtres qui nous entourent, nous avons aussi découvert leurs défauts, leurs imperfections, et nous sentons bien que beaucoup d'entre eux en sont là. A quoi bon tenter l'impossible. Il nous reste, puisqu'il est impossible pour nous d'être parfaits, à nous accommoder d'une vie honnête. Une vie honnête à la suite de Jésus crucifié, comme c'est décevant, et quelle désillusion ! Et pourtant, si nous savions ce que Jésus attend de nous à ce moment critique de notre vie religieuse, si nous savions ce qu'il attend d'une étape qui n'est pas une régression comme nous l'ima-

ginons, mais la mise en place des conditions pour un nouveau départ, pour la découverte d'une vie selon l'esprit et la foi, avec la conviction, qui nous reste à acquérir, qu'une telle vie est alors *possible avec Jésus*.

*
*
*

J'ai brusquement réalisé, ces jours derniers, que mon angoisse venait de ce qu'un nombre de plus en plus grand d'entre nous parvenait à cette étape décisive. C'est le moment où, debout sur la surface houleuse de la mer, nous commençons d'enfoncer, parce que nous avons peur. Peur de quoi ? N'est-ce pas sur l'ordre de Jésus que nous avons commencé de marcher dans de telles conditions ? Nous ne savions pas. Cependant tout s'est passé jusqu'ici comme cela devait se passer, et l'adolescence de notre vie spirituelle est en train de prendre fin. Vivre selon l'esprit, dans le dépouillement de l'esprit, selon une ambition de grandeur détachée de nous-mêmes et qui s'élargit de l'ambition même du Cœur de Jésus, dans l'humilité et la défiance de nous-mêmes, acceptant enfin de n'être rien pour nous, tout pour lui et pour les autres, acceptant de croire contre toute espérance et de persévérer dans la prière, en frappant peut-être à une porte qui demeurera close durant des années, accepter de repartir, dans une nouvelle perspective, vers une nouvelle manière d'être pauvre, obéissant, chaste, charitable, priant : voilà ce que sera cette nouvelle étape. Cependant nous ne trouvons plus en nous de motifs de réconfort, et pour éviter de nous décourager il faudra cesser de nous regarder, et savoir redécouvrir Jésus, qui n'a pas cessé d'être présent, mais dont la présence est bien différente de ce qu'elle était avant.

Toute notre vie nous paraîtra comme suspendue à un fil : et ce fil, nous ne pouvons arriver à le voir suffisamment pour en constater la solidité. Comme un fil de nylon, il nous paraît tellement ténu et transparent que nous perdons l'impression de sécurité que nous avons au début de notre vie religieuse. Comme l'alpiniste pris de vertige, nous n'avons plus le droit de regarder vers le bas, de suivre des yeux la paroi à laquelle nous sommes agrippés, sous peine d'en décrocher ou de ne plus pouvoir avancer : nous sommes condamnés à regarder uniquement en haut, ou à ne pas aboutir du tout.

Croire que Jésus a dit la vérité en affirmant que « cela était possible à Dieu », c'est ce qui nous reste à découvrir et à vivre pour rendre cette troisième étape possible.

Un grand nombre d'entre nous en sommes là : je sens le risque et je voudrais qu'une intense prière de tous nous préserve de l'autre danger, celui de la falsification de la vie religieuse, sous des apparences intactes. Combien d'entre nous allons ainsi nous « installer » ? C'est un secret que Jésus seul connaît, et je préfère n'y pas penser, car je n'arrive pas à accepter qu'aucun d'entre vous soit parmi ces attardés... et pourtant, la loi des grands nombres ne devrait-elle pas jouer ? Je me refuse à l'admettre lorsque je pense successivement à chacun de vous, car chacun a été appelé et reste libre, après tout, devant le Seigneur, libre de lui redire « oui » au début de cette nouvelle étape. La liberté de l'amour n'est-elle pas capable de vaincre « la loi du grand nombre » ? Mais surtout je voudrais que vous soyez persuadés que ce découragement, cet alourdissement de votre vie spirituelle, dont vous sentez la tentation ou même l'amorce au-dedans de

vous, n'est pas l'indice de la fin de quelque chose de généreux, mais, au contraire, le signe d'un nouvel appel du Seigneur. Une étape est franchie, il en reste une autre, qui sera cette fois décisive. Nous ne devons jamais nous dire désillusionnés sur la vie religieuse, mais plutôt assez humbles pour nous avouer vaincus par le Christ, humilié et crucifié, et accepter d'entrer dans un nouveau chemin, celui de l'esprit, de la foi et d'un amour fort et sans illusion. Le changement de plan, le transfert de régime, consiste à avoir enfin compris qu'une vie religieuse de Petit Frère était humainement impossible, que Dieu devait prendre les moyens de nous le faire comprendre, et que cela restait possible à Dieu, dans la foi et la charité divine. En un mot, il nous faut mourir avec Jésus et revivre avec lui. Toute la vie religieuse est dans cette mort et cette vie, mais nous n'avions pas imaginé que cela se passerait ainsi !

Une fois engagés sur ce nouveau plan, une nouvelle lumière nous montrera de nouvelles exigences de la mise en pratique des conseils de Jésus, dont nous devons poursuivre la réalisation avec une générosité renouvelée elle aussi, parce qu'elle ne sera plus appuyée sur aucun enthousiasme sensible.

De toute manière, si nous voulons continuer d'avancer, il faudra nous livrer de tout notre esprit à la pauvreté, à la chasteté, à l'obéissance et à la prière, en vue d'un accroissement continuel de l'amour. C'est notre volonté que nous devons livrer comme à nouveau ; l'effort du début de notre vie religieuse doit être renouvelé, car le siège de l'amour est dans notre volonté libre, et celle-ci nous appartient totalement, comme c'est elle aussi qui doit être envahie par la vie que nous communique l'humanité de Jésus. Mais

ce travail de discipline, en ce deuxième recommencement, portera sans doute sur des zones plus profondes, plus essentielles de notre esprits. Il est difficile de le comparer à celui du début, car nos besoins, nos convoitises, nos instincts profonds, ont maintenant d'autres objets. La connaissance de nous-mêmes nous a aussi révélé des obstacles et des racines plus profondes. L'effort généreux d'un novice et celui d'un profès perpétuel ne s'exerceront donc pas de la même manière. Il ne faut pas nous juger les uns les autres, mais essayer de comprendre. Il ne serait pas bon pour un novice de vouloir vivre comme un religieux d'âge mûr, ni pour un profès perpétuel de vouloir vivre à nouveau comme un novice. Et c'est bien ainsi, pourvu que chacun soit livré sans réticence, se garde des illusions propres à son âge spirituel, et réalise l'appel au renoncement total tel que le Christ ne cesse de nous l'adresser.

* *
* *

Ces derniers mois, quelques frères profès ont quitté la Fraternité. Il est normal qu'il en soit ainsi, et, loin d'être pour nous une cause de trouble, il faudrait que cela nous apparaisse comme un indice de vérité et de vitalité. C'est une lourde responsabilité que de conseiller une vocation ou d'essayer de voir clair au moment d'admettre à la première profession ou à la profession perpétuelle : il est difficile que certaines erreurs ne se produisent pas. Certes, quelques-uns peuvent être amenés à quitter, précisément parce qu'ils n'ont pas su franchir l'étape de la maturité de la vie spirituelle : notre vocation est difficile et ne supporte pas l'à peu près dans le don de soi au travail

de l'Esprit-Saint. Mais il y a aussi des erreurs possibles, et les exigences de la vocation d'un Petit Frère pleinement fidèle à son idéal, peuvent ne pas apparaître tout de suite.

Il me semble aussi que la lente découverte des différents genres de vie que Jésus a demandé aux Fraternités de mener dans le monde, touche à son terme. Une certaine durée était nécessaire pour laisser apparaître toutes les conséquences de l'idéal des Fraternités, et nous permettre d'en préciser davantage les exigences contemplatives. Bien des traits de cet idéal sont devenus plus nets, plus précis, au fur et à mesure que naissaient les autres formes de vie des Fraternités, les Instituts Séculiers et les Petits Frères du ministère de l'Évangile. Il fallait que les Fraternités parviennent à un certain âge pour qu'apparaissent d'une manière plus précise les besoins auxquels elles devaient répondre et, suivant les milieux, les problèmes nouveaux suscités par leur seule présence.

C'est ainsi que la Fraternité arrive, elle aussi, *en tant que communauté*, à une étape importante de sa maturité, et qu'il nous faut tous nous remettre en face de l'idéal contemplatif essentiel pour en réaliser généreusement les exigences.

Je ne voudrais pas qu'à la vue de ce développement des Fraternités, certains d'entre vous se laissent aller à la tentation de préférer pour eux-mêmes une vie évangélique solitaire et indépendante, plutôt que d'accepter les limites d'une institution humaine organisée. Le message d'amour et de renoncement, de la pauvreté évangélique et de la prière, ne peut être transmis à un grand nombre d'âmes, si ce n'est à travers une institution d'Église. Or Dieu a bien voulu les Fraternités comme une institution d'Église,

en vue de propager à travers elles, une vie et un esprit selon l'Évangile, afin qu'un plus grand nombre puisse, à travers cette institution, accéder à la sainteté. Cette croissance organique ne va certes pas sans des risques que nous connaissons : élaboration d'une règle, dispersion coûteuse, mise au point d'un minimum d'administration centrale, maisons de formation et d'études. Mais comment refuser tout cela sans refuser quelque chose qui a été pensé, imaginé et voulu par le Christ ? On adressera toujours aux congrégations religieuses qui se développent les mêmes reproches qu'on jette à l'Église elle-même à cause de son organisation : et pourtant l'Église est ainsi, malgré ses défauts humains, telle que le Christ l'a divinement voulue.

Je prie le Seigneur pour que tous, dans cette perspective, nous soyons trouvés fidèles à la grâce de nouvelle naissance selon l'esprit qui nous sera donnée à Pâques prochaines, à chacun de nous et à la Fraternité toute entière.

*
* *

En gare de Dijon, 24 mars 1957

Je viens de vous envoyer ma lettre de Saint-Gildas du 17 mars dernier, sur ce que je pourrais appeler « le second appel de Jésus », cet appel qui nous fait repartir vers lui, dans la pleine maturité de notre vie humaine et spirituelle. C'est à partir de ce moment seulement que nous sommes bien réellement et totalement à Dieu. Mais il ne me semble pas vous avoir tout dit. Je suis souvent préoccupé par cette conti-

nuelle et double exigence de notre vie : nous détacher de tout et, cependant, donner notre vie aux hommes. Car c'est bien cela. Il n'y a pas moyen d'éviter ces aspects contradictoires de notre consécration religieuse. Oui, nous devons nous détacher de tout, ne tenir à rien, absolument à rien, comme si nous allions entrer au noviciat d'une Chartreuse ! C'est le « rien » de saint Jean de la Croix que le Père de Foucauld a si vigoureusement commenté pour lui-même dans le chapitre de sa règle qu'il appelle « détachement de tout ce qui n'est pas Dieu » : oui, tout ce qui n'est pas Dieu... donc, les affaires humaines et aussi les hommes eux-mêmes. Se détacher de nos frères ? Comment est-ce possible ! Je sais nombre de chrétiens qui se révolteraient en m'entendant parler ainsi. Pourtant c'est vrai. Être détaché de ce que nous trouvons de satisfactions égoïstes dans les relations humaines, l'amour humain, l'amitié même, cela ne veut pas dire ne pas aimer les hommes avec le Cœur de Dieu, mais cela veut dire qu'il n'est pas si facile que cela de les aimer ainsi, et qu'il faut peut-être traverser une purification préalable qui d'une certaine manière nous séparera d'eux. Ne faudrait-il pas vivre des années au désert pour être capable d'être un vrai Petit Frère ? Oui... peut-être ! On dira que le Père de Foucauld l'a fait. Oui, cela reste profondément vrai. En tous cas, il faut nous engager dans ce chemin du détachement de tout ce qui n'est pas Dieu, car si nous adoucissons cette exigence, nous ne pourrions pas devenir un vrai Petit Frère de Jésus.

*
* *

Cependant je pense à cette exigence de présence au milieu des hommes, à cette prise en charge des hommes devant le Christ, à ce partage des conditions de vie qui nous replongent jusqu'au cou dans les tracas et les soucis les plus matérialisants de la vie quotidienne des laïcs. C'est aussi notre chemin et je crois précisément que c'est à travers cette dépendance d'un don effectif aux hommes que, dans notre faiblesse, pauvres Petits Frères que nous sommes, nous apprendrons à rester fidèles. C'est dans cette présence et à travers ses exigences que devra se faire ce dépouillement. Bien sûr, nous avons besoin du désert, mais pas tout le temps. Nous ne sommes pas des moines, ni des ermites, quoi que nous devions en avoir la disposition essentielle de radical détachement de tout le créé. Nous ne sommes pas des ermites, et je pense même que nous ne pouvons atteindre à la générosité totale ni nous y maintenir, surtout à la période du deuxième appel de Jésus, si nous n'avons pas livré notre vie à des hommes pour les sauver. Oui, nous sommes voués à prendre sur nos épaules le fardeau d'autres hommes, avec tout ce que cela représente de lourdeur, et même de pesanteur à certaines heures. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus avait offert sa vie aussi pour des hommes. Elle n'avait même pas hésité à concrétiser cette prise en charge : mais ces hommes étaient loin ! Elle en était réduite à chercher dans le journal le récit des derniers moments du condamné à mort qu'elle avait ainsi adopté. Pour nous, ceux que nous avons adoptés seront si proches, si lourds, à certains jours, de tout leur poids d'homme, qu'il faudra peut-être faire un grand effort de foi pour

retrouver le sens surnaturel de notre prise en charge des âmes. Mais cette charge d'âmes est pour nous indispensable, nous ne pouvons l'éviter sans ruiner notre vocation : elle en est partie essentielle. C'est cela que je voulais vous dire aujourd'hui. Il me semble que c'est une conséquence aussi de l'aspect vraiment sacerdotal de notre mission, inscrit dans la grâce chrétienne comme un fruit du sacrifice de la Croix.

Non, nous ne sommes pas faits pour traverser ce monde seuls, et sans l'élargissement d'un grand amour. L'amour est la seule force capable de nous tirer hors de nous-mêmes, parfois malgré nous, en nous liant à d'autres hommes. Il y a une profondeur de dépouillement à laquelle nous ne parvenons que pour nourrir d'autres êtres de notre substance. La contemplation de Dieu ne nous sépare pas des hommes ; mais elle doit opérer son œuvre de détachement et d'illumination non seulement sans détruire les exigences de notre destinée terrestre mais même en les utilisant. Surtout lors de ce deuxième appel que nous adresse Jésus, à l'époque de la maturité de notre vie, il nous faut vivre pour un don effectif, bien réel, à d'autres hommes ; et c'est à travers ce don que se purifiera notre vie contemplative. Nous ne sommes pas capables de mener je ne sais quelle vie angélique et solitaire ; ce serait d'autant plus dangereux que nous nous faisons certainement une idée tout à fait inexacte de la vie des anges et de la vision du mystère de l'amour qui anime cette vie partagée par les saints ! Nous avons en nous un besoin vital d'aimer et comme une nécessité, pour briser le resserrement de notre moi, d'un don effectif, fruit d'un grand amour. La grâce de contemplation la plus authentique ne va pas à l'encontre de ces besoins essentiels de notre vie d'homme, mais elle en trans-

forme et en purifie les manifestations et, en ce qui nous concerne, elle se servira même, comme d'un instrument, de cette emprise qu'ont sur nous les hommes que nous aimons, auxquels nous appartenons, avec cette servitude, cet arrachement à nous-mêmes qui en est la conséquence. La grâce va se servir, pour nous élever au-dessus de nous-mêmes, de ce besoin d'amour qui, laissé à sa pente naturelle, entraîne cependant un si grand nombre d'hommes loin de Dieu. Ici, au contraire, ce besoin devient dans la lumière et la force de Dieu instrument de charité divine. C'est ainsi que la contemplation du mystère de l'amour qui est en Dieu et le don à des hommes qui ne nous laisseront pas en repos, loin de se contredire, se réconcilient dans l'unique charité qui fait battre le Cœur du Christ. Consommé dans la charité, le chrétien devient ainsi spirituellement, avec Jésus, pasteur des hommes, pour les conduire aux pâturages de la vie.

Le premier appel de Jésus nous a séparé des choses possédées, d'un métier, d'un avenir humain, de la famille, de la maison, en un mot du monde, comme Jésus a subitement arraché Pierre, Jacques et Jean à leur bateau, à leurs engins de pêche, comme à leur famille et à leurs compagnons ; comme il a arraché Matthieu à son bureau de perception et à ses amis au dernier festin. Puis il y a eu la nouveauté exaltante de la première découverte de Jésus, un désir sincère de l'aimer, né d'un mouvement de sympathie spontanée pour lui, une progressive formation par son enseignement, l'expérience d'un royaume de Dieu différent de ce qu'ils avaient imaginé, et enfin, l'épreuve de la Passion, avec ses suites : le découragement, la peur, la fuite devant la croix sanglante et nue et peut-être même, comme Pierre, la triple chute...

C'est alors que retentit le second appel de Jésus debout sur la rive du lac tandis que les disciples étaient comme repris par le goût des activités d'autrefois : cet appel est d'un Christ qui n'est déjà plus complètement de la terre et qui va arracher ses apôtres, cette fois, non plus seulement aux choses et aux activités, mais à eux-mêmes, en les livrant aux hommes à cause de l'amour et pour qu'ils puissent en administrer la preuve : comme les poissons tiennent le pêcheur en esclavage du labour de jour et de nuit. « Simon, fils de Jean, m'aimes-tu... ? *Fais paître mes brebis* ¹. »

Il en est ainsi pour chacun de nous. Ce second appel de Jésus nous arrache à nous-mêmes, cette fois pour de bon, et sans illusion, pour nous livrer aux âmes parce que notre vocation nous associe par une grâce contemplative et d'une manière cachée à la mission sacerdotale et pastorale de l'Église. Si nous ne mettons pas dans notre vie un véritable centre de don et d'amour, à forme humaine, suivant ce que Jésus nous indique, je ne pense pas que nous puissions persévérer dans la générosité : ce centre est tout en Dieu, mais il rayonne aussi en une forme visible, dans les hommes qui, de toute éternité, ont été destinés à attendre le don de Dieu à travers notre propre fidélité à l'amour.

Avons-nous accepté de nouer ce lien qui nous oblige et nous enchaîne à l'unique Pasteur et au Souverain Prêtre ? En avons-nous accepté les exigences purifiantes ? Il ne s'agit pas là de je ne sais quel enthousiasme de jeunesse nous voilant le vrai renoncement, ou d'un alibi nous excusant d'être au Christ seul, non, mais au contraire du moyen suprême employé

1. Jean, XXI, 1-19.

par Jésus pour nous lier à sa croix en nous liant aux autres, nous arracher aux illusions et à l'ennui de la retombée sur soi, en envahissant notre cœur et bousculant notre vie avec le souci de ceux que nous avons adoptés et qui ont droit sur nous comme un enfant a droit sur sa mère et son père. Notre vie ne saurait être accrochée à rien : nous devrions avoir comme sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, comme Frère Charles, une âme de pasteur, de prêtre, de missionnaire, de père, de mère, avide d'un ministère qui s'exerce dans la prière, la souffrance, le don de l'amitié et de la foi à ceux que nous aimons. Définitivement et à travers toute notre vieillesse nous resterons liés, dans la joie ou dans la peine, à ces frères peut-être inconnus : notre vocation de Petits Frères ne saurait trouver son équilibre sans ce don. Ceux d'entre vous qui ne l'ont pas encore fait ne sauraient franchir ce deuxième seuil de la vie, à moins qu'ils n'aient pas encore vraiment entendu le deuxième appel de Jésus sur le rivage. Êtes-vous prêts, pour toujours, à vivre, prier, souffrir et mourir pour Jésus, comme lui, et avec lui, pour ceux qu'il vous aura donnés à aimer ? Les avez-vous trouvés ? Nous sommes ainsi faits que nous ne pouvons porter un souci, ni partager un amour d'une manière abstraite et générale. Ce n'est pas à notre portée. Frère Charles a vécu, a offert son travail, la substance de sa vie et sa mort, pour les Touareg. Ce fut la plénitude de sa vie, et la réponse au second appel reçu sans doute à Beni-Abbès. Du moment de sa conversion jusqu'à l'époque de Beni-Abbès, Frère Charles s'était efforcé de vivre les exigences du premier appel de Jésus. Je ne sais s'il est possible à des frères, sauf cas exceptionnel et vocation particulière, de vivre sans rendre effectif leur don, ni

le référer à un groupe d'hommes à aimer, comme Jésus a aimé tous les hommes, et avec lui ? Ce second appel se fait entendre à l'âge où la vie d'un homme est ordinairement lourde des soucis des autres, de la responsabilité des tâches professionnelles et de l'éducation des enfants. Je sais les risques qu'il y a à particulariser dans le concret ce don de l'amour ; cependant ces risques sont pour nous moindre que ceux d'une vie dépourvue de motifs immédiats de don. Car il n'est pas question d'accepter la moindre diminution des exigences d'un idéal contemplatif, mais de le vivre d'une manière nouvelle, conformément à notre vocation.

Suivant l'appel du Seigneur, les peuples loin du Christ, les masses ouvrières entraînées vers le matérialisme, ou d'autres hommes encore, les nomades, les prisonniers, les travailleurs de la mine, les Pygmées ou les marins, constitueront ce troupeau que le Seigneur nous confie : c'est lui, ce troupeau, qui vous prendra et vous gardera. Ce troupeau ce sera aussi peut-être les Petits Frères eux-mêmes, pour ceux d'entre vous qui ont à porter une responsabilité ou le service des Fraternités. Ce sont ces hommes à rechercher et à aimer, qui vous aideront à épuiser votre vie en pure perte de vous-mêmes, comme les Touareg l'ont fait pour le Père de Foucauld, et comme tous les hommes à sauver ont été pour Jésus la suprême raison de persévérer jusqu'à la mort aux heures de l'agonie. Aux moments de doute, d'ennui ou de découragement, remettez-vous à genoux et demandez-vous ce que vous avez fait pour ceux de votre troupeau et si vous avez le droit d'être un mauvais pasteur. Il faudra peut-être bien vous demander si même vous avez un troupeau ? Si vous en avez eu

le souci, cette volonté d'appartenir à d'autres, corps et âme, et si vous les avez adoptés comme Jésus et avec lui, au point d'être capables de vivre et de mourir pour eux ?

*
*
*

Rome, Jeudi Saint, 18 avril 1957

Depuis que j'ai écrit ces lignes, il ne s'est guère passé de jour qui ne m'ait apporté une réponse de l'un ou de l'autre d'entre vous, à ma lettre de Saint-Gildas. Je pensais bien, en effet, m'adresser à chacun en un vrai dialogue intime et fraternel.

C'est vrai, il faut nous remettre à suivre Jésus, car, de notre propre poids, nous nous écartons du sentier suivi par lui ce jeudi soir, sentier qui allait de la chambre haute au Calvaire. Sans la fidélité à l'Eucharistie, sans l'effort de foi quotidiennement renouvelé au mystère de la présence de Jésus, sans le renouvellement de vie et de perspectives surnaturelles qui s'opère en nous, lorsque nous demeurons longtemps en communion de prière avec lui, sans cette fidélité, nous ne saurions le suivre bien loin ni même trouver l'entrée du chemin qu'a pris Jésus pour aller vers le lieu où devait s'opérer le salut des hommes, dans la mort et la nuit de la neuvième heure.

Nous ne saurons pas, nous ne pourrons pas. Quand nous nous sentons ainsi désorienté, allons livrer notre faiblesse et notre bonne volonté trop inefficace, à Jésus dans l'Eucharistie, longuement, dans un profond désir qu'il nous garde lui-même en son amour.

Une remarque de l'un d'entre vous me suggère une dernière précision.

Je vous avais parlé, dans ma lettre de Saint-Gildas, de l'illusion qui pouvait se glisser dans le désir de mener, seul, une vie en apparence plus complètement conforme aux conseils de l'Évangile que celle que nous impose une communauté religieuse. Je pense en effet, qu'il peut y avoir une illusion de ce genre, lors de la première étape, par suite d'une conception trop imaginative et insuffisamment dépouillée, insuffisamment subordonnée à l'amour, d'une vie matériellement pauvre. En revanche, je pense qu'un appel authentique à un enfouissement plus complet peut être adressé à certains frères, même si cet enfouissement exige pour être réalisé une certaine indépendance par rapport à la vie d'une Fraternité. Cette éventualité est en effet prévue dans les Constitutions, mais elle est beaucoup plus une exigence d'un amour extrême, parvenu au terme de son dépouillement, qu'une exigence de pauvreté matérielle de vie. Un tel enfouissement solitaire est un terme, non un début ; il est contenu dans le second appel de Jésus, non dans le premier, et il conduira aussi bien un Petit Frère vers le désert, pour l'enfouissement dans la prière d'intercession, qu'au milieu de la foule des pauvres, pour l'enfouissement dans le mystère de la croix qui sauve. L'une et l'autre de ces éventualités restent dans la ligne d'une même vocation qui nous associe pleinement à la vie et à l'activité intime de Jésus Sauveur.

Je vivrai ces jours saints, en union avec tous, en une instante supplication, afin d'obtenir pour chacun de vous de persévérer jusqu'au bout dans votre don total à Jésus dans l'Eucharistie.